

SCANDALE FRANÇAIS

La bête humaine

Si sa sélection cannoise a fait de Gaspard Noë le centre inattendu des polémiques cannoises, on ne peut en aucun cas cautionner le contenu de "Irréversible".

Inconnu du grand public, avant "Irréversible", Gaspard Noë décroche sa notoriété grâce à un longmétrage choc, où la violence, le sexe, mais aussi l'amitié et l'amour font bon ménage, à la stupéfaction des festivaliers qui, durant le dernier festival de Cannes, n'avaient d'autres envies que de polémiquer sur le film le plus violent de la sélection. A

croire que Gaspard Noë devenait soudainement le centre du monde.

Si on peut lui créditer l'originalité du film, qui nous est présenté à l'envers - l'histoire commence par la fin et se termine par le début - on ne peut en aucun cas cautionner le contenu de "Irréversible". Pour avoir écrit une telle histoire et filmé de telles scènes,

on est en droit de se poser des questions sur la moralité de Gaspard Noë et sur l'utilité de ce genre de film. Voulant probablement donner un genre nouveau à la mise en scène, comme Lars Von Trier l'avait proposé à l'époque de son Dogme, Gaspard Noë fait virevolter sa caméra, la balade dans des endroits où l'obscurité atteint son summum, nous empêchant de voir quoi que ce soit.

Présentation bizarre, alors qu'en général, les cinéastes réalisent des films pour nous montrer quelque chose. Ce spectacle, avec une scène d'une violence extrême où là, les images sont tout à fait visibles, dure près de trente minutes. Après cela, la caméra se calme quelque peu. On pense pouvoir souffler, mais Monica Bellucci entre en scène et subit le pire viol de l'histoire du cinéma. Si elle joue à merveille cette scène, elle n'évite pas pour autant l'insoutenable.

Gaspard Noë poussera d'ailleurs le vice encore plus loin en utilisant un plan fixe, faisant de nous des voyeurs pris au piège d'une scène où nous souhaiterions venir en aide à la victime. Face à cette situation d'impuissance, le public se culpabilise et quitte la salle.

Il faut dire que pour regarder en temps réel un viol ainsi filmé, il faut avoir le coeur bien accroché et une grande envie de continuer de visionner cette oeuvre. Gaspard Noë le sait et entame alors la seconde partie de l'histoire, celle qui aurait dû venir au tout début. Tout y est agréable, le jeu des acteurs, la mise en scène, les images. Bref, on se croirait dans un autre film où le meilleur reste à venir, à savoir les deux dernières scènes où l'amour, la tendresse et la complicité d'un couple, fait fondre le cur des spectateurs prêts à oublier ce qu'ils viennent de voir dans les scènes précédentes.

Choquer par plaisir

Lors de la conférence de presse au dernier festival de Cannes, Gaspard Noë se défend comme il peut face aux scènes atroces qu'il propose dans le film en déclarant: "La violence est partout, on nous oblige dès que l'on allume la télévision à regarder des tas de choses insoutenables et principalement lors des journaux télévisés." A croire que personne ne lui a dit que les téléviseurs sont dotés de plusieurs chaînes et que l'on peut passer d'une chaîne à l'autre selon son gré et qu'en

plus, personne n'est obligé de regarder la télévision si le programme ne plaît pas.

N'ayons pas peur de regarder la vérité en face, "Irréversible" veut résoudre le problème de la violence par la violence et surtout, choquer le spectateur pour le plaisir. Par conséquent, afin que ce genre de cinéma ne se propage pas dans nos salles au détriment de films comme "Amélie Poulain", il ne faut pas accueillir cette oeuvre les bras ouverts. Seulement, il y a dans chaque être humain ce petit défaut qui s'appelle la curiosité qui pourrait bien offrir à Gaspard Noë un résultat encourageant au niveau du box-office.

La vigilance s'impose donc et on ne peut que vous encourager à aller voir autre chose. A l'inverse de ce que l'on pourrait croire, ne pas avoir vu "Irréversible" vous sortira grandis.

Thibaut Demeyer
A l'Utopia



Après un orage de violences, Gaspard Noë montre un couple à vous faire fondre le coeur.

LITTÉRATURE

"Ma maman colonisée, mon papa colon"

La recherche de sa mère fût aussi celle de sa propre identité.

Jeannine Herrmann-Grisius, fille d'un luxembourgeois et d'une Rwandaise, mais éduquée en Europe, se caractérise elle-même comme "produit du colonialisme".

Il n'y avait plus assez de chaises au Centre de littérature à Mersch vendredi dernier, lorsque Jeannine Herrmann-Grisius a présenté son livre paru récemment. "Le visage oublié" est le témoignage d'une enfance pas comme les autres: celle d'un enfant issu de la relation entre un Luxembourgeois et une Rwandaise, le lendemain de la 2e Guerre mondiale, puis séparée de sa mère et élevée au Luxembourg.

La présence des quelques cents personnes, qui ont suivi la lecture est le reflet de l'attachement au Luxembourg de Jeannine Grisius qui, bien que vivant en Suisse depuis des années, est restée fidèle à sa famille, ses ami-e-s et ses con-

naissances d'antan. Mais ce succès est aussi tributaire des interrogations que son récit, parfois douloureux, pose à la société luxembourgeoise. woxx s'est entretenu avec l'auteur.

woxx: Pourquoi avoir écrit ce livre?

Jeannine Herrmann-Grisius: C'est une amie qui m'a incité à le faire. Ensuite, c'étaient mes enfants qui m'ont dit: Nous ne savons rien de toi. Mais je n'ai pas pu l'écrire avant d'avoir retrouvé ma mère.

En écrivant, j'ai dû confronter certaines choses plus qu'avant. Si les faits ne sont présents qu'en tant que pensées vagues, on peut toujours jongler avec eux. Ce n'est que le moment où quelque chose est formulé que cela commence à exister.

Dans votre livre, on sent une forte retenue par rapport à une société luxembourgeoise assez complaisante envers le colonialisme.

Mon but n'était pas de critiquer le poing levé. Les choses avec lesquelles je ne suis absolu-

ment pas d'accord, on les sens à travers la lecture, ça suffit. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai évité d'impliquer trop les autres personnages. Je n'ai pas le droit d'écrire sur eux. Ma critique se situe plutôt à l'arrière-fond. Mais en tant que métisse, ce n'est pas facile pour moi de l'exprimer, puisque le premier en cause, c'est mon père. Je ne voulais pas l'attaquer, ça aurait été trop facile. Et la plupart du temps, mon entourage a agi avec les meilleures intentions.

J'essaie de voir les aspects positifs de mon expérience. Le fait, par exemple, que je n'ai pas pu grandir auprès de ma mère, que je n'ai même plus eu de nouvelles d'elle à partir de l'âge de six ans, c'était extrêmement grave et révoltant pour moi. Mais lorsque j'y réfléchis, si j'étais restée près d'elle en tant que métisse, si mon père n'avait pas décidé de m'emmener en Europe, où serais-je aujourd'hui? Je serais peut-être déjà morte.

Ce qui frappe à la lecture de votre livre, c'est l'extrême incompréhension des adultes.

Je crois que pour mon père et ma nouvelle mère, leur situation en soi posait un tel problème, qu'il n'y avait tout

simplement pas de place pour penser à la mienne. Et puis, dans les années cinquante, l'approche de l'éducation était une autre: on décidait sur les enfants, et les enfants devaient obéir. Et on attendait que je sois reconnaissante de toutes les choses qu'on faisait pour moi. C'était un peu la même situation qu'ont vécu les personnes colonisées: on s'occupe de moi, mais je n'ai rien à dire. Et je n'ose pas montrer que je souffre de cette situation.

Etes-vous jamais retournée au Rwanda?

Jamais. Je voulais toujours retourner. Mais je ne savais même pas où aller, et puis je n'avais pas l'argent. Plus tard, et surtout depuis que j'ai retrouvé ma mère, je voulais souvent retourner, mais à chaque fois quelque chose me fait repousser mes projets. Je crois qu'il y a une peur de la confrontation. Mais lorsque ma mère me décrit dans ses lettres des souvenirs de mon enfance, je peux de nouveau m'identifier avec cette partie de ma vie. Avant de l'avoir retrouvée, c'était comme s'il s'agissait d'une autre vie, d'une autre personne.

Vous avez l'impression que les Luxembourgeois au-

jourd'hui ont moins de réserves vis-à-vis des gens d'une autre couleur de peau?

Moi, de toute façon, je ne remarque jamais rien. Même jadis, à Luxembourg, je n'ai jamais enregistré qu'il y avait une différence. Peut-être parce que cela me semblait tellement illogique que quelqu'un pouvait avoir quelque chose contre moi, alors que je ne lui avait rien fait. Parfois, on m'a rapporté par après que tel ou tel était raciste. Alors, j'ai compris après coup l'attitude distante de certaines personnes.

Votre livre vous laisse apparaître comme une personne voyageant entre différentes cultures, différentes identités. Est-ce que aujourd'hui vous avez trouvé une "patrie", un point de repère?

Non, mais cela n'est plus si important. Officiellement, je suis Suisse, mais je me sens comme une Luxembourgeoise et je me présente comme telle. Et cela me convient, car ainsi je suis de toute façon étrangère. Je n'ai pas d'attachement à un pays d'origine, mais en venant en visite à Luxembourg, avec mon mari et mes enfants, je retrouve à chaque fois la ville de mon enfance.

Interview réalisée par Renée Wagener

Herrmann-Grisius, Jeannine:
Le visage oublié: récit.
En Bas; L'aube, 2002.
ISBN 8290-0256-3

